
EN MARGE

DU CHEMIN DES DAMES

LA PRISE DES BASTIONS DE CHEVREUX (22 mai 1917)

LE BOIS DES COULEUVRES

Il faisait chaud dans ce bois que les hauteurs du Chemin des Dames protégeaient des vents du nord. Le soleil, implacable, dardait ses rayons de feu. Et la faible brise, qui, par instants, soufflait dans la vallée de l'Aisne, ne parvenait pas à rafraîchir le temps orageux. A peine cette brise, d'ailleurs, ridait-elle légèrement les eaux de la rivière et du canal latéral dont les larges méandres allaient se perdre à travers les collines boisées et verdoyantes du Soissonnais.

On était au 20 mai 1917. Relevés des premières lignes dans la nuit du 16 au 17, les bataillons prenaient, avant l'attaque, quelques jours de repos. C'est ainsi qu'ils avaient passé quarante-huit heures dans les carrières de Roucy, longues galeries creusées dans le roc des collines qui dominant la rive sud de l'Aisne. Ces carrières, dont les ouvertures, à peine camouflées, « regardaient » vers l'ennemi, étaient malodorantes, sales, mais éclairées à l'électricité. Les hommes avaient fini par s'y installer tant bien que mal, heureux tout de même d'être à l'abri du bombardement et de pouvoir, en fraude, aller à l'arrière se ravitailler dans les villages voisins.

Le moral était merveilleux, malgré la grande déconvenue du 16 avril. Et chacun se préparait de nouveau à faire, sans hésiter, son devoir pour l'attaque des bastions de Chevreux. L'enlèvement de ce système de courtines se révélait absolu-

ment nécessaire afin de parfaire le front du Chemin des Dames dont il fallait prolonger la ligne de Craonne à Chevreux. Et le général Niessel, commandant le 9^e corps, avait chargé le 77^e de cette opération.

Deux bataillons de ce régiment étaient ainsi arrivés, en ce matin du 20 mai, dans le bois des Coulevres. Partis au petit jour des carrières de Roucy, ils avaient traversé Concevreux et franchi l'Aisne à Cuivry-les-Chaudardes. Sous les taillis épais, les hommes recherchaient maintenant l'ombre et se dissimulaient à la vue des avions qui, tous les jours, ne cessaient d'inspecter nos lignes. Couchés à même l'humus des feuilles mortes, ils goûtaient la fraîcheur des sous-bois que fleurissait une profusion de muguets. Le soleil paraissait à travers les ramures et posait sur le sol des taches de lumière dorée, mouvantes et magnifiques. L'air embaumait. Cachés dans les verts feuillages, les oiseaux, éperdument, chantaient. Les hommes, se laissant aller à la douceur de vivre, rêvaient...

Quand, tout à coup, apparaissent d'étranges émissaires, agents de liaison d'un régiment voisin dont un bataillon a refusé hier soir de monter en ligne. Des billets circulent sur lesquels une écriture malhabile annonce que la guerre est finie, que des régiments entiers marchent sur Paris. Des parleurs s'improvisent, — ils ne sont pas du 77^e : — « Vous ne savez pas ce qui se passe, les gars, car vous descendez de là-haut. La guerre sera terminée quand vous voudrez. Il suffit d'empêcher les ravitaillements d'obus de parvenir aux batteries et de refuser ce soir, comme nous, de faire la relève... »

Les hommes écoutent sans trop comprendre, lèvent les épaules. Mais les émissaires insistent : « Que faisons-nous ici ? Les ouvriers métallurgistes, les mineurs sont à l'arrière. Bien payés, à l'abri, ils attendent, sans hâte, la fin des hostilités. Où est la justice ? Nos permissions sont supprimées. Une vague de dévergondage déferle dans le pays où l'on se moque de nous. On essaie de nous cacher la vérité. Mais, par des sources sûres et détournées, d'autres nous renseignent utilement. Et puis, cette terre de France que vous défendez depuis tant de mois, tant d'années, combien d'entre vous en possèdent-ils en propre un mètre carré ? Pour qui nous battons-nous enfin ? Pour des généraux auxquels il faut des victoires et de la gloire. La fin de

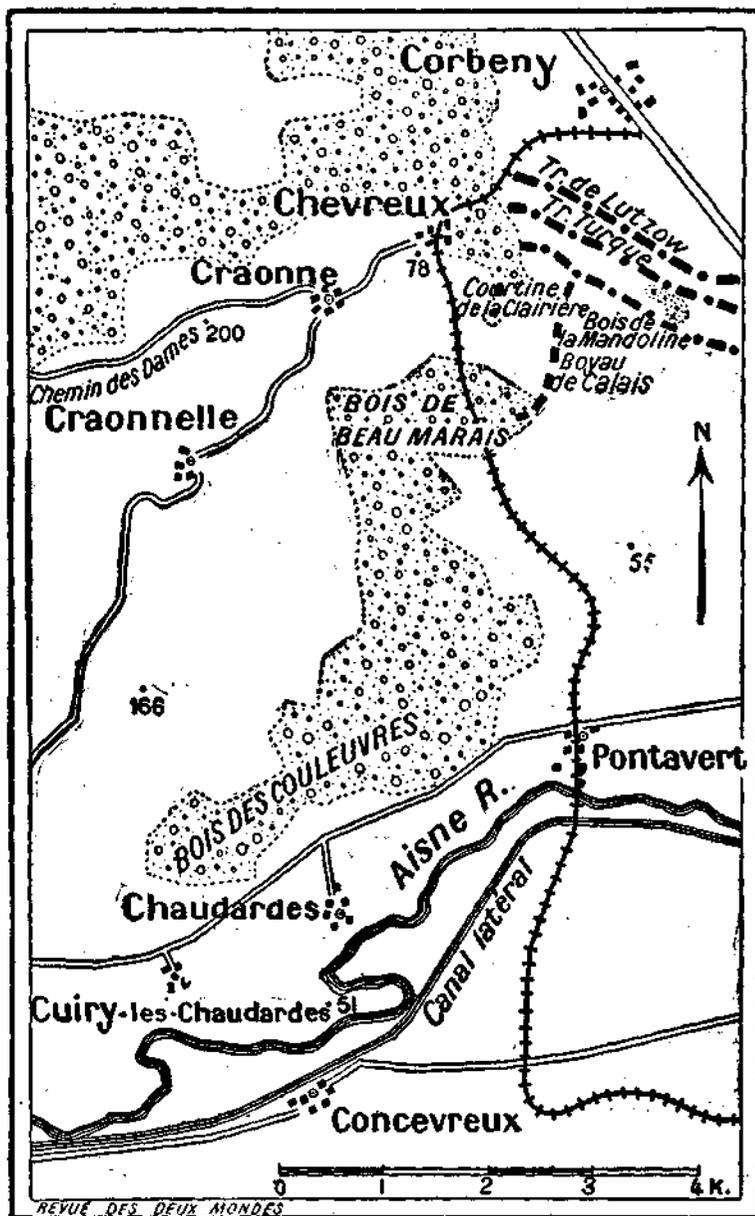
la guerre, la verra-t-on un jour ? Plus sûrement, nous resterons à pourrir dans les barbelés... »

Les esprits se montent sourdement. Des yeux brillent dans les faces bronzées, mal rasées. Les hommes se lèvent, — tant pis pour le repos, — dans un bruit de baïonnettes, de bidons, forment des groupes qui pérorent toujours à voix basse : « Ceux qui dirigent la guerre ne savent pas la faire. Ils nous promettaient la percée. Ils nous ont trahis... Nous ne voulons plus être des bêtes errantes, destinées à l'abattoir. Nous en avons assez de nous battre pour n'arriver à rien. On en a marre !.. »

Les officiers s'approchent. A la compagnie de mitrailleuses du 1^{er} bataillon, le capitaine Rocafort, que le sergent Delaunay a prévenu, fait rassembler ses sections dans un coin du bois. Le capitaine Bouhier groupe la 1^{re} compagnie à l'écart. Les hommes obéissent sans un murmure. Le lieutenant-colonel Maillard, qui commande le 77^e, interroge le commandant Béziers la Fosse. « Je suis certain, répond ce dernier, que mon bataillon ne se mutinera pas. Et même, mon colonel, je vous fais le pari, malgré la chaleur, d'ordonner le rassemblement de tout le régiment au sommet de cette colline qui domine l'Aisne. Je l'y mènerai. Il ne manquera personne. » Le commandant de Montluc, de son côté, est « sûr » du 3^e bataillon qu'il tient merveilleusement en main et n'est nullement inquiet. La contagion ne saurait se propager si vite et si complètement parmi ces unités d'élite.

D'ailleurs, voici le général Niessel qui vient de haranguer le régiment voisin et s'approche du 77^e. Les hommes dressent l'oreille. Niessel ! le commandant du 9^e corps, le grand chef ! Il nous a assez passés en revue, questionnés au camp de Mailly, regardés défiler sur toutes les routes, interpellant, jovial, chaque section. Les hommes connaissent tellement sa voix qu'ils ne se méprennent pas quand, la nuit, le général les salue en passant dans la tranchée. Il n'est pas fier avec le soldat qui se sent à l'aise et compris. Puis, il paraît que c'est un as, connaissant son métier. Que va-t-il faire ? Qu'un fusil parte du groupe des exaltés, et c'est la catastrophe, la répression impitoyable !

Le général a laissé son auto à fanion près du bois et, la canne à la main, il s'avance tout seul ; sur son casque, les trois



LES BASTIONS DE CHEVREUX

étoiles s'aperçoivent à peine ; sa vareuse couleur kaki, sans insigne, le fait ressembler à un simple soldat. Il marche d'un pas vif, selon son habitude, le jarret tendu. Les orateurs essaient encore de placer quelques mots, de conseiller la désobéissance. Mais les hommes ne les écoutent plus. Ils quittent leur attitude agressive et regardent leur général. Celui-ci pose droit sur eux ses yeux bleus et clairs, semble leur communiquer sa flamme, sa volonté.

« Mes enfants, dit-il, j'ai voulu vous voir et vous parler avant l'attaque. » La voix s'élève ferme, vibrante, dans un grand silence. Elle s'adoucit, au fur et à mesure que le général parlera, et un bon sourire illuminera le visage énergique. « Vous allez monter en ligne ce soir. Vous descendrez dès que vous aurez conquis vos objectifs et vous partirez en permission. La préparation d'artillerie a été aussi bien faite que possible. Les photos d'avions montrent que les tranchées et les ouvrages de l'adversaire sont totalement bouleversés par notre bombardement. Je vous donne ma parole d'honneur qu'il n'y a plus de fils de fer. L'artillerie a fait son devoir. À vous de faire le vôtre pour l'honneur de votre magnifique régiment. Pendant l'attaque, je serai près de vous et je vous verrai. Allez me chercher des Boches ! J'ai confiance en vous. Vous allez rentrer maintenant dans vos compagnies, vous reposer, essayer de dormir jusqu'à ce soir pour posséder toutes vos forces cette nuit et demain. Je resterai ici jusqu'à votre départ. »

Tout malaise est dissipé. « Il a du culot, notre général, tout de même », constate l'agent de liaison Hervé, du 1^{er} bataillon. Et ce culot lui sert. La crânerie à la guerre, c'est d'un vrai chef. — « En somme, dit un autre poilu, Niessel a raison de nous faire confiance. Si nous écoutons pérorer, nous savons bien quand même où se trouve le devoir, le dur devoir auquel nul ne peut échapper... »

PLAN D'ENGAGEMENT

Le 77^e a pour mission d'enlever le système des courtines du bois de Chevreux, « système particulièrement défendu par l'ennemi » et « organisé d'une façon inexpugnable », selon les termes du *Plan d'engagement* de la 18^e division. Les photos,

prises en avion, signalent de nombreuses entrées de blockhaus et des nids de mitrailleuses dissimulés dans tous les abris bétonnés.

L'attaque se présente très délicate. Il importe essentiellement d'éviter la fusillade par derrière, après l'avance. Donc les nettoyeurs de tranchées devront opérer « à fond » dans tous les abris et ne pas se laisser surprendre.

Le 3^e bataillon (commandant de Montluc) attaquera, à droite, le bois en Mandoline et la tranchée de Lutzow. Il « poussera ensuite le plus loin possible » dans les boyaux de Parseval et Sigurd et s'efforcera de s'emparer d'un nouveau boyau allemand, signalé par nos avions. Il a trois objectifs bien définis : courtines de la Clairière, — tranchée Turque, — tranchée de Lutzow. Une compagnie du 32^e d'infanterie épaulera le bataillon du 77^e en cas de nécessité.

Le 1^{er} bataillon (commandant Béziers la Fosse) attaquera, à gauche, le bois de Chevreux. Il s'emparera des nombreux ouvrages de défense dont fourmille ce bois (1^{er} objectif), dépassera la tranchée Turque (2^e objectif) et, par la chaussée de Chevreux, essaiera de tenir le défilé dans les marais (3^e objectif).

Le 2^e bataillon (capitaine Dupin), très fatigué par un long séjour en première ligne, se tiendra, en réserve de la 18^e division, prêt à agir sur la droite du 77^e, dans le secteur du 66^e d'infanterie (bataillon Rabusseau) qui fait liaison.

Les compagnies de première ligne formeront trois vagues : deux vagues de sections d'assaut, une vague de sections de renfort. Chaque vague sera suivie d'un détachement de nettoyeurs de tranchées fortement constitué.

Une section de mitrailleuses restera en réserve dans les parallèles de départ de chacun des deux bataillons. Les trois autres sections marcheront dans les intervalles de la première vague, prêtes à lutter contre tout ennemi qui se dévoilerait et à s'installer sur les positions conquises. Des canons de 37 contre-battront les mitrailleuses allemandes.

La liaison s'établira *vers l'avant* et s'effectuera par coureurs, téléphone, pigeons-voyageurs, appareil optique et appareil de T. P. S. (transmission par le sol).

Deux sortes de fusées seront utilisées : la fusée à un feu qui veut dire : « Je suis là » ; la fusée à trois feux qui se traduit

par : « Allongez le tir ». Le bataillon de gauche (1^{er}) emploiera la couleur verte ; le bataillon de droite (3^e), la couleur blanche.

L'artillerie lourde achèvera et « maintiendra » la destruction des centres de résistance et des abris. A partir de l'heure H moins 60 minutes, 4 groupes de 155 exécuteront un tir lent sur certains abris de mitrailleuses et sur des nœuds de communication. En même temps, le barrage se déclenchera, sous la forme d'un tir de harcèlement à cadence très lente, ratisant le terrain en avant des objectifs, coiffant les tranchées ennemies.

Un groupe de 75 établira un barrage roulant en avant de la première ligne ; un autre groupe établira un barrage fixe sur les mitrailleuses déjà repérées de la première ligne.

Le barrage sur la première ligne sera levé à H + deux minutes. Le barrage roulant, marchant à la vitesse de 25 mètres à la minute, viendra se fixer pendant deux minutes sur la 2^e ligne, les pièces en barrage fixe sur la 1^{re} ligne transportant leur tir sur la 2^e ligne en barrage roulant.

Les deux barrages (fixe et roulant) sur la 2^e ligne seront levés à H + 7 minutes.

Le barrage roulant, marchant à la vitesse de 25 mètres à la minute, viendra se fixer sur la 3^e ligne. Le barrage fixe se portera d'un bond sur la 3^e ligne. Les deux barrages y seront maintenus pendant quatre minutes.

Par suite, les barrages sur la 3^e ligne seront levés à H + onze minutes. Le barrage fixe se portera sur les boyaux et les pistes ennemis. Le barrage roulant ratissera le terrain, pendant cent mètres, au delà de la 3^e ligne, puis doublera le barrage fixe. A partir de H + trente minutes, le barrage se transformera en un tir de harcèlement lent.

Deux pelotons de génie aideront l'infanterie à réaliser la liaison de notre 1^{re} ligne avec les objectifs successivement atteints.

La partie conquise sera immédiatement organisée et tenue *coûte que coûte*. Les unités en pointe se retrancheront solidement et couvriront leurs flancs. Les unités en retrait des précédentes auront pour *premier devoir* de flanquer les unités avancées et de se relier à elles.

Les unités en première ligne enverront des patrouilles reconnaître les emplacements sur lesquels l'ennemi se sera retiré.

Des dépôts de matériel seront installés à proximité des P. C. de compagnie et de bataillon. Des dépôts d'eau (deux litres par homme) seront créés auprès de chaque P. C. de compagnie. Ils seront alimentés par les points d'eau de l'arrière et gardés pour éviter le gaspillage. Interdiction absolue d'utiliser l'eau trouvée chez l'ennemi.

Les évacuations des blessés s'effectueront, sur les postes centraux de Vendée et de Rivoli, par les boyaux Liévin, B4, Moussier et Calais. Les brancardiers divisionnaires porteront leur poste avancé à Monaco.

Les hommes laisseront le sac au train de combat. Ils monteront avec deux jours de vivres, deux sacs à terre, un bidon de deux litres d'eau. Les voltigeurs porteront 200 cartouches et 2 grenades ; les grenadiers, 15 grenades ; les grenadiers V. B., 10 grenades V. B. ; les pourvoyeurs V. B., 20 grenades V. B. Les officiers et les chefs de section devront régler la consommation des grenades. Les hommes ne tireront, même au fusil, qu'au commandement.

Le colonel Quintard, commandant l'infanterie divisionnaire, dirigera l'attaque de son poste de Vendée. Le lieutenant-colonel Maillard, commandant le 77^e, lui sera adjoint et, après l'enlèvement de la position, sera chargé de son organisation.

Voilà, exposé, l'essentiel du plan de l'attaque, plan très étudié, compliqué, mais dont officiers et sous-officiers connaissent par cœur les modalités. Que va donner son exécution avec les réalités de la bataille si chargée d'imprévu ?

Nous allons maintenant la décrire.

EN LIGNE

La relève s'effectue à l'heure exacte, sans incident. Et pourtant, jusqu'au dernier moment, des billets circulent en cachette : « Ne montez pas, le 77 ; on vous recevra à coups de grenades. » Le bombardement ennemi n'est pas violent. Seul, un tir d'enfilade prend le 1^{er} bataillon dans le boyau Calais et fait des victimes. L'ordonnance du commandant, Hubert, a le bras arraché.

Toute la journée du 21, les officiers transmettent les consignes. Et quand l'aube du 22 mai se lève dans un ciel

tourmenté de gros nuages orageux, les fantassins du 77, chacun bien à son poste, n'attendent plus que l'heure H.

A dix heures trente, une note secrète parvient de l'infanterie divisionnaire aux chefs de bataillon : « L'attaque aura lieu le 22 mai. L'heure H = seize heures vingt. Cette heure ne sera notifiée que par écrit et il est interdit d'y faire allusion, même à mots couverts, par le téléphone. Les commandants de compagnie feront occuper les emplacements de départ un quart d'heure avant H, c'est-à-dire à seize heures cinq. » Les derniers ordres en conséquence sont immédiatement transmis à toutes les unités.

A quinze heures vingt, notre bombardement s'accroît progressivement.

Il y a, en première ligne, de gauche à droite, occupant les anciennes tranchées ennemies que nous avons pu garder lors de l'attaque du 16 avril : la 1^{re} compagnie (capitaine Bouhier) et la 3^e compagnie (capitaine Baudet-Desroches) avec la 2^e compagnie (capitaine Benoiton) en réserve, puis la 11^e compagnie (capitaine Bignon) et la 9^e compagnie (capitaine Le Gouvello) avec la 10^e compagnie (capitaine Chouteau) en réserve sur deux échelons.

Soldats, sous-officiers, officiers se tiennent au coude à coude dans les tranchées boueuses, unis par la même fraternité d'armes, par une semblable anxiété. Notre bombardement tend au-dessus des têtes une voûte de trajectoires qui fouaillent l'air rageusement. Les obus sont si nombreux que la lumière paraît en être obscurcie. Un roulement d'express domine de temps en temps le tintamarre. Dans la terre, alors, retentit profondément un coup sourd, métallique : un obus de rupture qui pénètre et explose.

L'ennemi dont nos canons lourds musellent les batteries répond mal. Toutefois, un 150 pénètre, sans éclater, dans le P. C. du colonel Maillard et, un instant retenu par l'enchevêtrement des rondins, effleure l'épaule du capitaine Poncin, puis « se pose » aux pieds du lieutenant de Saint-Paul. A l'entrée du gourbi, un 77 tue l'adjudant Liard et blesse les agents de liaison du 2^e bataillon. A la 9^e compagnie, un 105 contusionne le capitaine Le Gouvello ; à la 10^e, le lieutenant Sarrazin est enterré et un coup court de nos 155 jette le désarroi dans une section de la 3^e. Deux équipes de la

compagnie Schilt (1) rejoignent les troupes d'assaut. Mais leurs appareils lance-flammes, détériorés, ne peuvent servir.

A quinze heures trente, le commandant de Montluc, discrètement, se transporte, avec toute sa liaison, dans la parallèle de départ, auprès du téléphone installé sous quelques rondins. « Ma présence n'est pas passée inaperçue des hommes de mon bataillon, écrit le commandant. Et c'est fort bien. Il faut qu'ils me sachent à leur tête. Ce n'est point forfanterie de ma part. C'est une obligation morale. »

A seize heures, un de nos canons de 37 commence son tir. Nos soldats, l'entendant pour la première fois, s'imaginent qu'une mitrailleuse ennemie, non repérée, se prépare déjà à bloquer notre attaque. L'effervescence ne se calme que sur les adjurations des officiers.

A seize heures cinq, la première vague se masse dans les parallèles de départ, la plupart envahies par l'eau. Les hommes, capote retroussée, s'efforcent en vain de relever leurs musettes qui trempent dans la boue. Les visages sont pâles, crispés. Certains soldats, par des signes, essaient de plaisanter. Quelques-uns échangent à l'oreille des impressions. La plupart demeurent graves. Un bleu de la classe 17, « qui ne sait pas ce que c'est », fixe les anciens avec un pleur dans l'œil et une rougeur aux pommettes. Il ne cesse de remuer et fait clapoter l'eau.

Le ciel est toujours nuageux. La tache claire du soleil semble basse sur l'horizon. Il est vrai que nous sommes dans un ravin, au pied de la falaise de Craonne dont l'aspect squelettique est sinistre. Des troncs d'arbres déchiquetés marquent l'emplacement du bois de Chevreux. En certains endroits, l'herbe a poussé. Et cette couleur verte ressort étrangement sur la grisaille de la terre effroyablement bouleversée. Des cadavres putrides, datant de l'attaque d'avril, sont encore étendus et de grosses mouches bourdonnent autour. Près d'une tranchée comblée, douze corps sont ainsi couchés, en colonne par deux, fauchés d'un seul coup. Les hommes regardent, impressionnés ; un malaise les étreint devant ces morts, leurs camarades. Et pourtant, comme ils se cramponnent à l'espérance que la mitraille les épargnera et qu'ils se compteront, ce soir, au nombre des vivants !

(1) Nom de l'inventeur de l'appareil lance-flammes.

Le capitaine Bouhier interpelle les gars de « sa 1^{re} » : « Eh bien ! nous allons y aller encore une fois et après nous partirons en permission. — Oui, mon capitaine, répond un vieux brisquard qui sera tué, le soldat Blancœil, mais, moi, ça sera pour la grande ; j'irai tout de même de bon cœur, comme les camarades... » Cependant les minutes qui les séparent de l'heure H sont longues. Les obus augmentent encore leur sifflement de couleuvres méchantes. L'aspirant Nony les distingue très bien dans l'air et s'évertue à compter les « gros calibres » avant qu'ils éclatent. Le bruit est devenu infernal.

Tout à coup, un « chut ! attention ! » redresse d'un même mouvement les échines. C'est l'heure : seize heures vingt !

ATTAQUE DU 3^e BATAILLON

Le commandant de Montluc, par les petites excavations creusées au préalable dans la paroi de la tranchée, grimpe sur le parapet. En quelques secondes, tout le monde est sorti et « se hâte » vers l'ennemi, baïonnette haute ou grenade à la main. « Je me retourne, écrit le commandant. La compagnie de réserve, parfaitement alignée, marche comme à la parade. C'est vraiment un beau et inoubliable spectacle, très émouvant, et qui dédommage des mauvais moments, spectacle que j'ai encore dans les yeux vingt ans après et qui me procure une satisfaction que seuls peuvent éprouver des officiers de troupe. »

Les compagnies de 1^{re} ligne serrent si bien sur le barrage roulant qu'elles marchent pour ainsi dire dedans, ce qui fait rouspéter le brave capitaine Bignon : « Ces sacrés artilleurs nous tirent dans les fesses ! » Nos unités, pour cette raison, subissent quelques pertes et atteignent le premier objectif (les courtines de la Clairière) avant que le barrage soit levé. La compagnie de réserve rejoint très vite et franchit, sans accident, la zone probable du barrage adverse que l'ennemi, surpris, ne déclenche que lorsque tout le monde a passé. Les grenadiers cueillent les prisonniers et nettoient les abris. La fumée du bombardement s'élève tellement épaisse devant notre infanterie que celle-ci demeure complètement masquée à la vue des Boches aplatis sous le tir de notre artillerie.

Le premier objectif est ainsi atteint d'un seul élan. Et déjà la première vague poursuit sa progression, s'orientant toutefois un peu trop sur la droite. Le commandant de Montluc, suivi de ses téléphonistes et des porteurs de pigeons, constate d'ailleurs tout de suite qu'une brèche est en train de se former au centre de son bataillon et que la compagnie du 32^e, qui doit épauler le 3^e bataillon, n'est pas sur le terrain. La gauche du 3^e bataillon semble avancer péniblement, sans pouvoir se déprendre du 1^{er} bataillon « accroché quelque part ». Au contraire, la droite, en l'espèce la 9^e compagnie, file, file... vers le nord-est.

Heureusement, la 10^e compagnie arrive fort à propos. Le commandant ordonne au capitaine Chouteau de la précipiter dans la brèche : le peloton Lamoureux en direction de la 9^e, le peloton Rocafort orienté vers la 11^e. Mais les Allemands tiennent ferme cette brèche. Les nôtres n'avancent que très difficilement, de trou d'obus en trou d'obus. Le lieutenant Lamoureux est tué d'une balle de mitrailleuse. Le soldat Bicerel s'écroule, grièvement blessé. Le peloton parvient à atteindre toutefois la « ligne » des sapes d'où partaient des feux si violents qu'ils faillirent bloquer notre avance. Les grenadiers, sous les ordres de l'adjudant Breillac, entreprennent un « nettoyage sans pitié ». Dans le même temps, le peloton Rocafort a dégagé la 11^e et prend place à la gauche de cette compagnie, en liaison avec le 1^{er} bataillon. Ce peloton flanque ainsi toute la gauche du 3^e bataillon. La section de mitrailleuses Oïret facilite la manœuvre et, installée sur un point dominant du bois en Mandoline, bat sans arrêt les bois de l'Enclume et du Forgeron où se tiennent des réserves allemandes.

C'est ainsi qu'est atteint le 2^e objectif, la tranchée Turque, tellement bouleversée que le capitaine Chouteau ne l'identifie qu'à des bouts de claie et à des tronçons de rail d'une voie de soixante. Mais déjà les fantassins de la 11^e, sans même marquer un temps de pause, sont partis à l'attaque du 3^e objectif et parviennent à la tranchée de Lutzow avant que les soldats du XIX^e prussien sortent de leurs trous et esquissent une résistance.

Le mouvement splendide a enthousiasmé le général Niessel qui put suivre la manœuvre du haut de son observatoire du

Faité (1). Et le général Duchêne, commandant l'armée, accouru près de Niessel, admire la précision et la rapidité avec lesquelles fonctionnent tous les moyens de transmission : fusées, T. P. S., téléphone, pigeons-voyageurs, messages lestés d'aviation, etc.

Le commandant de Montluc a choisi, comme P. C., un trou d'obus sur une crête, près de la tranchée Turque, au nord du bois en Mandoline. Il domine ainsi le champ de bataille. Le maréchal des logis d'artillerie qui l'accompagne a déroulé son fil pendant la progression et le commandant téléphone que tout va bien. Avec son capitaine-adjoint Chaillou, il examine le terrain à la jumelle et « situe son monde ». Son bataillon se trouve en effet désaxé vers le nord-est, mais toute sa ligne est solidement tenue.

A dix-sept heures dix-sept, le commandant s'applique à faire préciser la position exacte de ses compagnies. Il sait combien les réponses seront malaisées à établir en raison du bouleversement du terrain conquis et connu seulement par la carte. Puis l'artillerie ennemie commence à réagir. Et les liaisons deviennent dangereuses. Le sergent Lévy, un « Algérien bon garçon », est « mis en miettes ». Le caporal Birot, — un brave, esclave du devoir, estimé de tout le bataillon, — est tué. Le capitaine Chaillou reçoit un éclat d'obus dans la main, en écrivant sur ses genoux les ordres du commandant.

Toutefois, la 10^e compagnie répond : « Je suis vraisemblablement dans la tranchée Turque, à environ 150 mètres en avant de la lisière nord du bois en Mandoline, en liaison à droite avec une mitrailleuse, à gauche avec des groupes d'unités disparates. Il est absolument nécessaire qu'à la brune la liaison soit établie par d'autres unités et qu'un travail de retranchement soit fait par des travailleurs du génie avec grands outils. Nous ne pourrions tenir ici absolument qu'à cette condition. Signé : capitaine Chouteau. »

La 11^e compagnie répond : « Ma situation est la suivante. Deux sections dans Lutzow. Deux sections et les éléments Rocafort de la 10^e en échelon vers la gauche, essayant d'assurer la liaison avec le 1^{er} bataillon qui n'a guère progressé. La

(1) L'observatoire du Faité était situé sur une crête, en avant de la ferme du même nom, à la lisière d'un petit bois. Le général Niessel avait fait installer, dans les arbres, un perchoir d'où l'on dominait tout le champ de bataille.

section de mitrailleuses Sénécourt, en position face à gauche. Il serait bon que quelques unités se tinssent à gauche, prêtes à intervenir. Je crains pour ma gauche. Signé : capitaine Bignon. »

Aucune nouvelle encore de la 9^e compagnie. Entraînée par l'ardeur de son chef, le capitaine Le Gouvello, elle est partie d'un seul élan, s'est emparée de ses objectifs, glissant cependant un peu sur la droite, creusant le trou qu'a bouché aussitôt la manœuvre heureuse du capitaine Chouteau (10^e compagnie). Mais le commandant de Montluc, à la jumelle, aperçoit certains éléments de la 9^e « se battant avec ardeur », aux abords de la tranchée Lutzow, en liaison étroite avec le 66^e.

A dix-sept heures trente, le commandant communique à l'infanterie divisionnaire : « Voici situation approximative : je tiens la tranchée Turque ; mes deux sections de tête de la compagnie de gauche et des fractions de la compagnie de droite ont atteint Lutzow. Je n'ose progresser, craignant pour ma gauche. Le 1^{er} bataillon ne paraît pas être à ma hauteur. Prière m'envoyer outils. »

Le 3^e bataillon a pleinement réussi son attaque avec le minimum de pertes. Et sa ligne demeure ainsi composée de droite à gauche : 9^e compagnie (Le Gouvello) ; une section de la 11^e compagnie ; 2 sections de la 10^e compagnie (capitaine Chouteau) ; 3 sections de la 11^e compagnie (capitaine Bignon) ; 2 sections de la 10^e compagnie (lieutenant Rocafort) protégeant le flanc du bataillon et en liaison avec le 1^{er} bataillon dont l'avance a été moins grande que celle du 3^e bataillon.

ATTAQUE DU 1^{er} BATAILLON

A seize heures vingt, « comme un seul homme », le 1^{er} bataillon s'élance à l'assaut, à travers un terrain accidenté, truffé de travaux de défense. Au départ, un 220, tiré un peu court, tombe en plein sur une section de la 2^e compagnie, sortie trop vite. L'adjudant Chauvet qui la commande est pulvérisé avec une dizaine d'hommes.

A la 1^{re} compagnie, le lieutenant Rigaudeau, suivi « comme son ombre » par le caporal-observateur Rossinès, se dirige vers un fortin, à quatre-vingts mètres de la parallèle de départ. Pas une balle. Pas trace de fils de fer ni de tranchées. Rien

qu'une succession d'entonnoirs énormes, des débris d'arbres avec des cadavres en décomposition. Rossinès parvient vite avec ses hommes au fortin. Aucun Boche ne se montre. Et pourtant de ce blockhaus dont l'entrée est à demi défoncée, les nettoyeurs, quelques instants après, feront sortir quarante Allemands. Rossinès lance une fusée verte à un feu indiquant la prise de l'objectif. Et la compagnie continue son mouvement en avant. Mais sur le deuxième objectif, une forte résistance s'organise.

« A trente mètres de nos soldats », des Allemands, debout dans une tranchée, ouvrent un feu violent. Notre tir de barrage, très nourri, éclate au-dessus d'eux. Ils ne se baissent même pas et semblent n'être pas touchés. Derrière, chez nous, les éclatements de nos grenades ne cessent de retentir. Des occupants ennemis, sortis de leurs abris, ont tiré dans le dos des Français et ne veulent pas se rendre. Nos grenadiers ont fort à faire. La lutte est sanglante. Enfin, notre ligne se reforme. Et le lieutenant Rigaudeau, plein d'ardeur, essaie de la « faire démarrer de nouveau » : « Allons voir plus loin ce qui se passe ! » Mais les Allemands, dans leur tranchée, résistent toujours. L'un se tient encore debout et, posément, vise comme au stand. Le lieutenant Rigaudeau, avec son fusil Lebel qu'il porte toujours à l'attaque, le met en joue. Sur la gauche, brusquement, plusieurs coups de mitrailleuse retentissent. Le lieutenant, qui n'a pas eu le temps d'appuyer sur la gâchette, s'affaisse, une balle au front. La tête a éclaté. Le casque, plein de sang et de cervelle, roule par terre. Et cette mitrailleuse, échappée au bombardement, se met à tirer sans arrêt au ras du sol, faisant voler du sable. Les hommes, tapis dans les trous d'obus, sont cloués sur place. Plusieurs lèvent la tête et sont tués net. Des grenades éclatent également sur nous qui en lançons à notre tour, en avant, « sans savoir où ».

Le soldat Gévelot, — toujours volontaire pour les missions dangereuses, — a repéré la situation de la compagnie engagée trop en pointe. Il en prévient immédiatement Rossinès : « Inutile d'aller plus loin. Nous avons perdu la liaison avec la gauche qui a dû se replier. » D'ailleurs, le tir incessant de cette mitrailleuse, dont on ne peut situer l'emplacement, rend tout mouvement impossible. A elle seule, va-t-elle arrêter la progression de la compagnie ? Le sous-lieutenant

Auriol est tué. Le sous-lieutenant Darcy reçoit une balle dans sa musette pleine de grenades incendiaires qui prennent feu et éclatent. Torche vivante et hurlante, l'infortuné lieutenant périt dans les flammes, atroce vision qui affole les hommes. Le capitaine Bouhier, pour détruire la résistance, commande des tirs de mitrailleuse. Une balle lui brise le poignet. Il ne reste plus d'officiers à la compagnie dont l'aspirant Nony prend le commandement. Il le remet, quelques instants plus tard, au sous-lieutenant Deslandes dépêché par le commandant Béziers la Fosse. A ce moment, le lieutenant Reneaume, très habilement, réussit à faire avancer sa section de mitrailleuses. Elle dégage ainsi la 1^{re} compagnie qui peut continuer sa progression, épaulée vigoureusement par la 2^e compagnie du capitaine Benoiton dont la section Sicre, obliquant à droite, comble le vide produit au départ par l'éclatement du 220 tiré trop court.

La 3^e compagnie du capitaine Baudet-Desroches s'est emparée du premier objectif. Mais un fortin de la tranchée Turque bloque son avance. Sous les feux de la section de mitrailleuses de l'aspirant Flornoy, elle s'infiltré peu à peu, sans pouvoir atteindre toutefois le troisième objectif. Les Allemands, sortis de plusieurs blockhaus échappés à notre bombardement, se défendent avec une ardeur extraordinaire, se battant à la grenade, au fusil, en une mêlée farouche. Les mitrailleuses du lieutenant Pinon arrêtent net une contre-attaque qui tournait notre gauche. Le grenadier Carrer, athlète splendide, fait des merveilles. Les chenilles, les feux rouges de l'adversaire ne cessent de s'élever demandant le barrage. Les artilleries sont déchaînées. Certaines pièces de 75, du 33^e, tirent jusqu'à 20 coups dans la première minute, selon l'estimation du brigadier Bernard Pellaumail. La fumée des éclatements finit par dissimuler les adversaires les uns aux autres. Nos grenades V. B. obtiennent un résultat foudroyant. L'aspirant Nony en fait éclater à lui seul plus de trois cents. Nos soldats parviennent à créer une sorte de mur de feu que les Allemands ne peuvent franchir.

Le combat est particulièrement acharné dans un boyau où gisent de nombreux cadavres et qui a été séparé en deux par un barrage de sacs de terre. Le soldat Blancœil reçoit une balle dans la tête, en essayant de le franchir. Le sergent Prin,

un as, est tué en contournant l'obstacle avec sa section. Le caporal Zérobabel a le bras arraché au ras de l'épaule ; un lambeau de chair tient encore l'os absolument broyé. Le caporal perd son sang en abondance. Mais, la figure rayonnante, il crie à l'agent de liaison Hervé : « Mon vieux, la guerre est finie pour moi. J'ai la bonne blessure. » Et, dans une fièvre exaltante, il se met à faire des projets d'avenir.

Les agents de liaison Hervé, Auvinet, Pouplin, Wetzel, assurent héroïquement la transmission des ordres. Wetzel, un Alsacien, par son entrain, son courage, fait l'émerveillement du commandant qui ne peut s'empêcher de l'embrasser sur les deux joues à l'une de ses liaisons. Wetzel recevra la médaille militaire, mais sera tué plus tard. Les balles sifflent sans arrêt. A chaque instant, nos hommes se plaquent dans les trous d'obus. Les tranchées, presque toutes nivelées, n'existent plus. D'un abri, quarante-cinq prisonniers sortent et, au pas de course, se dirigent vers l'arrière. A l'entrée d'un blockhaus, un soldat, baïonnette au canon, écoute « si rien ne remue », car nous avons lancé à l'intérieur une dizaine de grenades, les ennemis ne voulant pas se rendre. Une sape, la plus profonde, est totalement murée par les obus ; elle doit servir de tombeau à combien d'Allemands qui, emprisonnés sous les décombres, vont mourir asphyxiés ?

Un avion à la cocarde tricolore passe et repasse assez bas sur nos lignes. Les hommes sont persuadés que le général Niessel, de ce poste aérien (1), a suivi l'attaque et mesure lui-même l'avance sur le terrain.

Le 1^{er} bataillon, s'il ne s'est pas emparé du troisième objectif (2) qui lui était assigné, a réduit la résistance de la plupart des blockhaus du bois de Chevreux et menace fortement la tranchée Turque. Il s'est heurté à de nombreux

(1) En fait, le général Niessel se trouvait au Faîté, à son poste de commandement, où l'appelaient ses obligations de général en chef, surtout un jour d'offensive. Mais le bruit courait, parmi les soldats, qu'il était en avion, ce que pouvait expliquer la parfaite connaissance du terrain acquise par le général grâce à ses continuel déplacements en première ligne.

(2) Le 24 mai, à dix-huit heures trente, le 3^e bataillon du 77^e et le 1^{er} bataillon du 32^e, qui avait relevé le bataillon Béziers la Fosse, attaquaient les « quelques points » de la tranchée Turque qui restaient à conquérir. Au 77^e, le capitaine Bignon avec les sections Ami et Adam, le lieutenant Rocafort avec son peloton se faisaient particulièrement remarquer par leur élan, leur impétuosité. Au 32^e, sous l'impulsion du commandant Herment (aujourd'hui général), les hommes du capitaine

travaux de défense formidables et à un ennemi résolu à vaincre. Mais celui-ci, notre heure H ayant été judicieusement choisie, n'a pas le temps, avant la nuit, de monter une contre-attaque de grand style, et ses réactions immédiates sont vite jugulées par nos hommes qui, avec une bravoure intrépide, maintiennent intégralement le terrain conquis.

SOIR DE BATAILLE

Voici le soir qui tombe, l'heure grise du crépuscule toujours dangereuse, car propice aux embuscades. Les guetteurs ont des ordres sévères et ne doivent pas se laisser surprendre. D'ailleurs, le commandant de Montluc, accompagné du capitaine Chaillou, part visiter les P. C. de ses compagnies et quelques éléments de la première ligne. Sans se baisser, les officiers parcourent le secteur, sautant de trou d'obus en trou d'obus. « Marcher droit, sans ramper, explique le commandant, est la méthode la plus sûre, car l'ennemi tire continuellement au ras du sol, et il vaut mieux risquer une balle dans les jambes qu'à la tête. » Le moral de nos soldats est merveilleux ; leur confiance en nos armes, absolue. Ils ont d'ailleurs la nette conscience d'avoir cet après-midi gagné la bataille avec le minimum de pertes. La fièvre de la victoire les exalte. Déjà ils commencent, pleins d'activité, les travaux de terrassement, de consolidation de leur ligne : trous d'obus, faciles à réunir dans cette terre si friable, et dont ils forment une tranchée voisine de celle qu'ils ont prise et que notre bombardement a nivelée. Nos soldats préfèrent ainsi aménager ces trous d'obus plus difficiles à repérer et à bombarder que la tranchée conquise dont les moindres méandres sont indiqués sur le plan directeur de l'ennemi.

Le commandant de Montluc, jusqu'aux dernières lueurs du jour, du haut de son P. C., — il a pu dégager l'entrée d'un abri et y installer sa liaison et son poste téléphonique, — scrute à la jumelle le champ de bataille, essaie de deviner les intentions de l'ennemi par l'orientation de ses fusées, en

Cavey (2^e compagnie), du capitaine Deloustal (3^e compagnie) marchèrent admirablement. La section du lieutenant Gaignier fit à elle seule trente-cinq prisonniers dont un officier et s'empara de trois mitrailleuses. En quinze minutes, la conquête des courtines de Chevreux était ainsi brillamment achevée. Les pertes du 1^{er} bataillon du 32^e d'infanterie se montaient à quatre tués et à dix-sept blessés.

dénombrant ses mitrailleuses. Mais l'Allemand, qui a beaucoup souffert, se borne à pilonner systématiquement nos travaux de défense et nos arrières. La 6^e compagnie du capitaine Duncan renforce, à la nuit, le 3^e bataillon. Les grenadiers dont le chef, le lieutenant Brindejone, est blessé d'une balle au ventre, explorent et nettoient à fond tous les abris ; ils font de nouveaux prisonniers.

Au 1^{er} bataillon, le commandant Béziers la Fosse s'inquiète de la relève des nombreux blessés que panse avec abnégation le docteur Carreau, veille à l'approvisionnement des troupes, s'assure en personne de la solidité de la première ligne. Avec une « clairvoyance et une précision remarquables », il explique aux chefs de section les emplacements à occuper. Les hommes, fiévreusement, travaillent à « s'enterrer », à renforcer les liaisons. Le sergent Raimbaud, parti en avant chercher des planches qu'il avait repérées au soir tombant, est la victime d'une fatale méprise. Le lieutenant-colonel Maillard, en inspectant le nouveau front, aperçoit une corvée d'eau, surprise par le bombardement, et qui tournoie, affolée, dans la zone dangereuse. De sa voix de stentor, il appelle les hommes, cherche à les attirer de son côté. Et il n'hésite pas à franchir le parapet pour secourir l'un des soldats qui, exténué, blessé aux genoux, est sauvé parce que son colonel l'emporte sur ses épaules.

Toute la nuit, c'est un va-et-vient extraordinaire de corvées montant sacs de terre, outils, rondins, munitions, les réseaux Brun, les vivres... Nuit de mai, chaude, orageuse, sinistre avec ses gros nuages qui cachent les étoiles, avec ses fusées innombrables qui ne cessent d'illuminer un terrain crevassé, aux aspects chaotiques, et que domine, — visien dantesque, — la croupe monstrueuse de Craonne, toute fumante des éclatements d'obus.

Les équipes se suivent, se croisent, sans interruption, dans les boyaux le plus souvent éboulés et qui, en nombre insuffisant, desservent le secteur. L'un d'eux, le boyau Calais, reliant le bois de Chevreux au bois Beau-Marais, est rempli de boue. Les hommes y pataugent consciencieusement jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à mi-cuisses. A tout instant, ils butent contre des obstacles invisibles : rondins, torpilles, abandonnés

par des corvées en détresse. Des prisonniers passent, par bandes auxquelles il faut faire place. Les soldats Liénard, Pougneaud et Barués en conduisent, à eux seuls, une trentaine dont quelques-uns, affreusement blessés, reçoivent, au poste de secours du régiment, les soins du médecin-major Ruchaud. L'ordonnance Beduneau, avec quelques hommes, ramène à l'arrière le corps de son officier, le lieutenant Rigauveau. En raison de l'étroitesse et des sinuosités des tranchées, les brancardiers portent les blessés à deux. Travail des plus pénibles ! La distance est longue ; le terrain, épouvantable : une succession de montagnes russes. Il faut en outre emprunter des boyaux pleins d'eau, mettre souvent le masque à gaz, car le bois Beau-Marais est infecté d'obus lacrymogènes. Des exclamations retentissent, impérieuses : « Pas si vite ! Attention ! mes mains sont coincées ; mon pied est pris dans un fil. Je glisse. Halte ! Impossible de tenir le brancard. Aidez-moi... » Les respirations s'élèvent, haletantes. La mitraille tombe, tout près. On n'y fait pas attention. Il serait impossible, d'ailleurs, de s'abriter avec le brancard et le blessé. Puis les forces physiques, après tant de fatigues, sont absolument à bout. L'esprit matérialisé ne raisonne plus.

... Alors que le matin du 23 mai commençait à poindre dans un ciel sans couleur, aube morne éclairant lamentablement un paysage de désolation et de mort, j'ai vu deux équipes de brancardiers, « n'en pouvant plus », passer, par-dessus le boyau Calais, dans le bled, en pleine vue de l'ennemi, afin de porter plus librement leurs blessés. Véritables blocs de boue, les hommes, — des brancardiers de compagnie et des musiciens du 77^e, — avaient leurs mains toutes saignantes ; elles s'étaient écorchées aux parois du boyau. Le regard terne, ils marchaient d'un même pas pesant d'automates. Un avion à croix noire tournait au-dessus d'eux. Ils n'entendaient pas le crépitement de la mitrailleuse ni le sifflement des balles. Quelqu'un leur cria très fort : « Vous ne voyez donc pas l'avion qui tire sur vous ? Vous allez vous faire tuer, les gars ! » Ils ne répondirent pas. Seulement, un brancardier leva le bras en un geste d'impuissance ou d'indifférence. Qu'est-ce que mourir ? Cette question touchait-elle leur sensibilité humaine ? Avait-elle un sens pour eux chez qui même l'instinct de conservation ne réagissait plus ?

A un certain moment, quelques fusants d'un 130-autrichien à tir rapide encadrèrent une équipe. Deux brancardiers furent touchés. Nous les trouvâmes dans le boyau où l'explosion les avait projetés : l'un, la poitrine traversée, un éclat dans le cœur, râlait ; l'autre perdait son sang par une blessure affreuse à la jambe et la boue tout autour était devenue rapidement rouge...

LE GÉNÉRAL NIESSSEL FÉLICITE LE RÉGIMENT

Une préparation impeccable d'artillerie et l'élan extraordinaire d'un régiment d'infanterie avaient permis la prise des bastions de Chevreux. Magnifique victoire. Nous nous emparions d'un important matériel : canons de 77 de tranchées, lance-bombes pneumatiques, mitrailleuses Maxim... Nous faisons 309 prisonniers dont 14 officiers, parmi lesquels 3 commandants de compagnie. Ce nombre dépassait le chiffre de nos pertes évaluées à 39 tués dont 4 officiers et 213 blessés dont 5 officiers. Notre bombardement, surtout par grenades, avait fait d'innombrables victimes chez l'ennemi ; un de ses bataillons « était à peu près détruit ». Nous avons atteint tous les buts assignés. La ligne du Chemin des Dames était consolidée. Le général Duchêne, commandant l'armée, félicitait le général Niessel. Et ce dernier, le sourire aux lèvres, venait remercier le 77^e.

De la même façon qu'au bois des Coulevres, il apparaissait, sa grosse canne ferrée à la main, le casque aux trois étoiles bien d'aplomb sur la tête, la taille droite dans la vareuse kaki. Mais la scène se passait, le 27 mai, au camp de Coulonges en Tardenois. « Surtout, qu'on ne les dérange pas, avait prévenu le général. Je ne veux pas de prise d'armes. Vous ne réveillerez les dormeurs qu'au dernier moment. Ils ont le droit de se reposer. Les hommes se présenteront comme ils seront. Je veux les voir tels que la bataille les a faits. Pas d'astiquage ni d'embêtement. »

Et, devant le régiment rassemblé en carré : hommes le calot sur la tête, quelques-uns même sans coiffure ; jambières, brodequins disparaissant sous une couche de boue durcie ; capotes déchirées, aux pans coupés ; figures à la barbe pas faite, aux yeux brûlant de fièvre, le général, sans façon,

s'expliquait : « Eh bien ! mes amis, avez-vous trouvé des fils de fer ? Non. J'ai tenu parole. Et, de votre côté, vous êtes sortis, tous, sans une hésitation, en braves. Vous vous êtes emparés de vos objectifs, faisant plus de prisonniers que vous aviez de pertes. Je suis fier, je suis content de vous. » Puis, s'adressant au colonel : « Maintenant, Maillard (1), voici des croix plein mes poches. Elles sont pour tes hommes. Si tu en veux d'autres, demande-les moi. Décore tout de suite tes poilus, — Mon général, tes ordres seront exécutés. Tu peux être tranquille à ce sujet. — Et envoie dès aujourd'hui les permissionnaires. Ils le méritent. — Mais, mon général, peut-être faudrait-il mieux attendre la distribution des effets ? — Non, cela n'a pas d'importance. Fais-les partir dès ce soir. Ils doivent être fiers de leurs glorieux uniformes de tranchées. »

... Le fait est que, lorsqu'après un long voyage nos soldats arrivèrent au pays, ils ne manquèrent pas d'être entourés et interrogés. Quel souffle vivifiant d'ailleurs n'apportaient-ils pas, qui allait chasser les miasmes de l'arrière ! Le civil, las de cette guerre longue, au résultat incertain, écoutait, attentif, le récit des exploits héroïques, regardait, impressionné, ces uniformes en lambeaux sur lesquels brillaient des croix de guerre toutes neuves. Et voici qu'il se reprenait à espérer, à ne plus douter de la victoire finale, puisque des hommes, — les plus jeunes et les plus beaux de France, — continuaient, malgré l'heure trouble, de sacrifier, « de bon cœur (2) », leur vie pour la patrie.

ÉLIE CHAMARD.

(1) Le général Niessel était de la même promotion de Saint-Cyr que le colonel Maillard.

(2) Expression du soldat Blancail, que nous avons citée plus haut.